

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

« 20 JANVIER 1800. À QUI PARLES-TU ? »

Joseph Joubert et l'écriture des carnets

« 22 octobre 1799

Mais en effet quel est mon art ? Quel est le nom qui distingue cet art des autres ? Quelle fin se propose-t-il ? Que produit-il ? Que fait-il naître et exister ? Que prétends-je et que veux-je faire en l'exerçant ?

Est-ce d'écrire en général et de m'assurer d'être lu ? Seule ambition de tant de gens ! Est-ce là tout ce que je veux ? Ne suis-je qu'un polymathiste ? ou ai-je une classe d'idées qui soit facile à assigner, et dont on puisse déterminer la nature et le caractère, le mérite et l'utilité ?

C'est ce qu'il faut examiner attentivement, longuement, et jusqu'à ce que je le sache. » [216] ¹.

Vaste programme auquel se tint rigoureusement Joubert. S'il est vrai qu'il ne renonça jamais tout à fait à écrire un jour un livre, — « Quand je serai grand », dit-il à l'un de ses amis ; « Quand j'aurai circonscrit ma sphère », note-t-il dans ses Carnets —, il ne laissa précisément que ces Carnets, dans lesquels il n'eut de cesse de s'interroger sur la légitimité de sa pensée, de sa pratique et de son écriture. Question souvent déchirante et longtemps sans réponse : les Carnets de Joubert sont scandés par une succession de doutes et de certitudes, d'errances et de points d'ancrages, de résolutions et de démissions, d'espoir et de déceptions. Ici, Joubert reste tributaire de l'idéologie de l'ouvrage « bien fait », et se promet de s'en tenir à sa réalisation :

« 12 novembre 1799. Attacher ses pensées à des événements passagers qui les emportent avec eux, c'est graver sur le sable, écrire sur les ondes, et bâtir sur l'aile des vents. » [218].

« 17 novembre 1799. Monnayer la sagesse. La frapper en maximes, en sentences faciles à retenir et à transmettre. » [218].

Là, il s'en remet à la force d'une écriture qui l'entraîne à la dérive, en marge de toute littérature concevable à son époque :

« 14 mars 1808. Ce qui fait qu'on cherche longtemps, c'est qu'on ne cherche pas où il faut et qu'on cherche où il ne faut pas. Mais comment

1. Toutes les références entre crochets renvoient aux pages de l'édition d'André Beaunier : *Les Carnets de Joseph Joubert* ; Gallimard ; Editions de la Nouvelle Revue Française. Paris, 1938.

chercher où il faut quand on ignore même ce qu'on cherche ? (...) Heureusement, en s'égarant ainsi, on fait plus d'une découverte, on a des rencontres heureuses, et on est souvent dédommagé de ce qu'on cherche sans le trouver par ce qu'on trouve sans le chercher. » [648].

Une telle découverte, pourtant, ne va ni sans inquiétude, ni sans découragement :

« 8 janvier 1815. Le vers à soie file ses coques et je file les miennes. Mais on ne les dévidera pas. Comme il plaira à Dieu. » [815].

« 13 janvier 1815. Je suis, je l'avouerais, comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. » [815].

C'est que les Carnets inaugurent un rapport absolument inédit à la littérature. S'y essaie, en privé, une écriture désœuvrée, ou, pour être plus juste, une écriture qui gravite autour d'une œuvre à faire qu'elle interdit dans un même mouvement.

Joubert n'est évidemment pas le seul écrivain à avoir écrit des Carnets. Encore fut-il l'un des premiers. Il est le seul en revanche à n'être connu que par eux, sa seule œuvre, son seul espace véritable. Ses Carnets ne tendent vers aucune œuvre achevée. Ils ne cheminent que vers eux-mêmes, ils sont leur propre centre. Ils ne décrivent que le tremblement d'une recherche, celle d'une écriture en quête de ses conditions de possibilité, et qui ne parvient à s'effectuer que dans l'intimité. Joubert est peut-être cet auteur sans l'autorité d'une œuvre qui ne pouvait être que posthume ; ni de ce recueil de « pensées » qu'en ont fait la majorité de ses éditeurs, ni tout à fait de ce « journal intime » que propose André Beaunier en tête des pages intérieures de son édition. Il ne se livra pas à une exploration méthodique de son moi : il n'y a pas dans ses Carnets de véritable examen de conscience. Et s'il s'y dessine en filigrane une continuité idéale, cette « ligne de vie et de beauté qui, même en n'y exprimant rien, embellit tout ce qu'elle embrasse et les pages ou surfaces qu'elle parcourt » [622], leur unité ne tient pas à la transcendance du sujet : elle n'est en fait que celle de leur espace, irréductible à tous les genres, mais qui les accueille tous volontiers. Espace d'une écriture éclatée, où se succèdent, sans continuité apparente, un aphorisme à la française, les premières lignes d'un roman qui ne se fera jamais, la trace d'une intimité quotidienne, les jeux de l'écriture, une action de grâce en la beauté du monde, un désaveu de son mensonge. L'intelligible y trouve sa place, mais réduit à une trame ténue, vibrante et infiniment fragmentée. Il y a dans les Carnets d'innombrables « gouttes de lumière », pour reprendre la belle expression de Joubert, autant de pensées qui semblent émerger du silence, comme saisies au vol, introduites par des points de suspension, un adverbe de comparaison, une conjonction de coordination, arrêtées sans aucune conclusion.

On sait qu'il n'a tenu qu'à l'amitié de Chateaubriand et de quelques autres pour que ces « bulles de savon » [498] renfermées dans ses

« petits cahiers » ne restent pas sans lendemain. Et les éditions qui se sont succédées avant celle, monumentale, d'André Beaunier en 1938, viennent nous rappeler, dans l'application qu'elles montrèrent à « réduire » Joubert, à le civiliser, à le façonner en auteur de maximes élégantes et polies, que les Carnets n'ont pendant longtemps en rien ressemblé à un livre. Parce qu'ils étaient alors impubliables comme tels, il incombait à l'éditeur de mettre à jour le travail de Joubert, de fabriquer un livre possible, c'est-à-dire avant tout compatible avec les mécanismes actuels de lecture et l'idéologie éditoriale du temps ; de le (r)écrire en ouvrage pour le donner à lire. Soit, de 1838 à nos jours, une quinzaine d'éditions, souvent partielles et parfois approximatives, qui tentent de fixer un espace littéraire en équilibre instable : chacune y va de sa sélection, et parfois de son classement, dessinant, avec plus ou moins de bonheur, un Joubert-La Bruyère chez Chateaubriand ², un Joubert positiviste chez Paul de Raynal ³, un Joubert subtil, mais impuissant chez Payne et Betouzet ⁴, un paisible penseur chrétien chez Mgr Grente ⁵, un penseur de la poésie moderne chez Guy Lévi-Mano ⁶, un poète platonicien chez Georges Poulet ⁷, etc. Georges Perros, à ce titre, a joliment décrit les Carnets comme « œuvre toujours posthume à elle-même ». En 1938, toutefois, l'édition d'André Beaunier accepte de se laisser porter par le rythme même du texte manuscrit, qui est celui d'une écriture quotidienne, au gré des jours et de leurs hasards, mais du même coup méthodique : une écriture qui, pour la première fois, a du corps. Ce qui n'empêcha pas à une nouvelle kyrielle d'éditions de voir le jour. Car les Carnets ne nous ont manifestement été rendus lisibles qu'en vertu de l'habitude que nous avons contractée d'une littérature fragmentaire et désœuvrée, d'une écriture discontinue qui semble pulvériser toute volonté de système. Et Joubert de formuler ses doutes sur cette écriture de plus en plus singulière et privée où l'entraîne sa recherche :

« 20 janvier 1800. A qui parles-tu ? » [227].

*

* *

Joubert, pourtant, pense encore à être un écrivain public au moment où il inaugure son premier cahier. Mais les Carnets ne prendront véritablement de l'ampleur, et leur rédaction n'atteindra le rythme qu'elle ne cessera d'avoir ensuite et pendant plus de vingt ans, qu'au terme d'une double rupture, à la fois littéraire et sociale. C'est dans cette maison pour lui toute nouvelle de Villeneuve le Roy, hors l'histoire, en retrait de Paris et de son agitation, que Joubert ouvre, à

2. *Recueil des Pensées de M. Joubert*. Le Normant. 1838.

3. *Pensées, Essais et Maximes de Joseph Joubert, Suivis de Lettres à ses Amis*. C. Gosselin, 1842.

4. *Pensées, Maximes et Essais*. Hâtier. 1932.

5. *Les Pensées de Joubert*. La Bonne Presse. 1952.

6. *Sur la poésie, par Joseph Joubert*. G.L.M. 1958.

7. *Pensées*. 10/18. 1962.

l'automne 1786, le premier de ses Carnets. C'est aussi dans cette maison qu'il découvre « que le monde est enchanté » [193], pourvu que ce qu'il appelle la pudeur « établi(sse) entre nos sens et toutes nos perceptions... de la distance, un intervalle et une séparation où tout passe, se calme, se ralentit, se tranquillise et dépose son propre excès, (qu'elle ourdi(sse) pour nous une trame (...), (qu'elle isole notre existence (et) en fa(sse) une sphère à part » [357]. Et Joubert d'employer, pour décrire sa quête, une métaphore de cette retraite où il choisira désormais de continuer son existence : « Mes idées ! c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir. » [495].

Les Carnets ne peuvent véritablement s'accomplir que dans la mesure où Joubert effectue un décrochage décisif par rapport à la littérature de son époque, où l'on est « toujours tenté de crier comme au parterre : — de l'air, de l'air, du vide ! On étouffe, on est moulu ! » [241] devant tant de « grandisonance » [906]. Ils décrivent le désir de plus en plus aigu d'une rupture, et la recherche d'un espace singulier où les réflexions de Joubert pourront enfin trouver le « repos dans la lumière » [207]. Cet espace n'est rien d'autre que celui des Carnets, mais Joubert ne le sait pas encore ; pas avant en tous cas qu'il n'ait opéré cette rupture où il découvre la condition de possibilité de son écriture et le fondement de sa méthode.

Une lecture linéaire des Carnets, une lecture en continuité biographique, permettrait d'enregistrer la généalogie de cette découverte. Les premières années, Joubert travaille bien davantage à des « essais » (qu'il n'achève et ne publie pas toujours) qu'il ne consacre de temps à ses Carnets. On ne peut néanmoins qu'être frappé par l'hétérogénéité de ces deux strates d'écriture. Aux grands sujets, les essais ; dans les Carnets, et comme en attente, des pensées plus accessoires, ou du moins plus intimes. Les Carnets sont alors conçus comme l'espace d'une écriture en mineur. Toutefois, l'« entrée en Carnets » est comme le premier témoignage d'une inquiétude ontologique, et l'on ne prendra pas trop de risques en supposant qu'elle coïncide pour Joubert avec ses premières déceptions révolutionnaires. Cette inquiétude semble trouver son meilleur palliatif dans une sorte de capitalisation intellectuelle. « Les opinions sont une chose qui s'allume — vrais météores. » [481]. La pensée est incontrôlable, son histoire est imprévisible et son développement anarchique, capricieux, essentiellement discontinu. En perdre les traits, les illuminations, les soudaines certitudes, serait risquer, en cette période révolutionnaire dont il semble à Joubert que le sens l'a déserté, de se perdre aussi, et de consacrer la séparation de sa pensée et de la vie. Et Joubert de rêver ses Carnets, dans une lettre qu'il écrit le 5 novembre 1794 à son ami Fontanes : « Si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre à proportion qu'elles se forment. » Les Carnets s'imposent avant tout comme cet espace vierge, dans l'expectative, non de sa réalisation en livre, mais de

ce qui pourrait s'y inscrire au mieux, de ces « gouttes de lumière » que sont les pensées, et qui ne surviennent jamais qu'en une brève déchirure du temps : « Il me tombe des étoiles de l'esprit. » [525]. Les pensées viennent s'inscrire sur cet espace qui est l'âme, et qui trouve son effectuation à la fois métaphorique et matérielle en l'espace du carnet, où l'on peut tout écrire et à tout moment, sans qu'il soit jamais possible de le clore ni de l'achever.

Mais les Carnets fonctionnent aussi et encore comme une réserve stratégique. « Nos ouvrages sont pleins de ce qu'il fallait prendre et de ce qu'il fallait laisser. » S'il est vrai que Joubert ne s'est jamais complètement départi de l'idée qu'il pourrait être un « auteur », au sens où l'auteur, selon lui, est celui qui fait le livre dont l'écrivain fournit la matière [53], il faut inscrire le mouvement de sa réflexion dans la tension engagée par la possibilité d'un livre. On peut, à ce titre, être parfois tenté de lire ses Carnets comme un cimetière ; vaste sépulture, envers obscur d'une œuvre à faire, imposante ébauche qui ne fut achevée par aucun livre, échaffaudage laissé en état : leur écriture est régie par une téléologie sans fin. « Il n'y a de beaux ouvrages que ceux qui ont été longtemps, (sinon travaillés, au moins) rêvés. » [166]. Les Carnets portent en eux, mais sur un mode purement chimérique, la possibilité d'un ouvrage à faire qui n'en constituerait cependant que l'horizon : il s'éloigne à mesure qu'on s'en approche. Car la quête joubertienne est celle d'une « vérité en perspective » [207] qui, avec la beauté, est le seul motif authentique de l'écriture, et qui exige pour l'atteindre que l'on rompe, tant avec l'espace réel de l'histoire qu'avec l'espace littéraire contemporain. Cette quête finit par consacrer le Carnet comme espace-temps, où la pensée pourra se faire, s'écrire et se parachever.

« C'est ici le désert. Dans ce silence, tout me parle, et dans votre bruit, tout se tait » [103], écrit Joubert le 8 janvier 1794. Ce silence métaphorise une sécession à la fois sociale, philosophique et littéraire, une rupture qui est un renversement complet de perspective. Peu importe : « Ce qu'on commence et qu'on n'achève pas sert de pierre à quelque autre entreprise. » [494]. L'expérience des Carnets semble alors défaire la distinction des genres que l'on avait auparavant pu déceler entre pensées secrètes et pensées en attente, entre Carnets d'études et Carnets intimes. Distinction caduque dès lors que l'aspirant écrivain fait dissidence. Le silence, « l'oubli des choses de la terre » qui est une « intention aux choses du ciel » sont autant de promesses d'une solitude qui donne un moi [253], et qui va rapidement s'imposer pour Joubert (comme plus tard pour Nietzsche) comme l'assise véritable d'une réelle individuation de son être. Le Carnet, en ce qu'il est protégé des regards indiscrets, est le lieu d'une écriture libérée. Joubert sait les pouvoirs heuristiques de la parole, qui « porte où l'on n'irait pas ». Il en conclut la « nécessité d'en trop dire, de surabonder » [412]. En effet, « nous

bégayons nos pensées avant d'en trouver le mot propre » [486]. « L'assez est contenu dans le trop. Il est sa moelle, il est son suc. » [180]. Puisque « la voix aide à l'intelligence » [411], « C'est en cherchant les mots que les choses se trouvent. » [499]. Au bout du langage, et parce qu'« un mot éclaircit quelquefois toute une matière » [242], il y aura la découverte lumineuse d'une pensée essentielle et solitaire, d'une intimité en profondeur. L'être s'y reprend et s'y trouve, et le monde avec lui, par ce que Joubert nomme l'« invidience » [149]. S'y révèle une intimité protégée par la pudeur ; la quotidienneté y disparaît pour ne laisser des événements qu'une répercussion à distance. Les carnets ménagent une « sphère à part » [357], imperméable à l'espace mondain. Non pas le lieu d'une dilapidation du moi dans la conscience qu'il tente de prendre de lui-même, ni celui de cette intimité à la surface des jours, qu'il réserve à ces quelques amis avec qui il entretient une correspondance, mais cette « enveloppe intérieure » [357] où se répercute, à distance, l'expérience intime. Répercussion qui va bientôt faire l'objet d'une réitération, d'un travail : les Carnets sont un espace d'appropriation d'une pensée d'abord jetée, un espace intérieur où se reprend et se trouve la vérité. Il est en effet des « pensées qui nous viennent subitement, mais qui ne sont pas encore à nous » [476]. Le Carnet rassemble et recueille les flashes de l'intelligence, les illuminations que donne la solitude ; il est aussi le lieu où ils pourront cheminer vers une perfection qui les repliera sur eux-mêmes, et en fera vraiment des vérités. Il faut « savoir attendre le naturel » [911], écrit Joubert ; un naturel qui se gagne avec le temps, « ... comme les secousses d'une lumière qui cherche à se dégager... » [417].

*

* *

« On remplit ses yeux de lumière en les élevant au ciel. Et on voit mieux tout ce qu'on regarde.

On prend des ailes pour l'atteindre (la vérité) ; on la suit au milieu des airs ; on descend au fond de soi-même et on la trouve dans son cœur ; car notre âme est le miroir. » [850].

L'expérience du Carnet ne peut aboutir qu'à cette réflexion déchirée de Joubert, qui compromet absolument la possibilité d'un livre à venir : « Je n'ai plus de surface. » [628]. Or c'est par leur surface que les choses se touchent [53]. L'aventure des Carnets est une traversée nocturne, qui ne ressemble en rien à ces « nuits artificielles que se créent quelques écrivains pour donner un air de profondeur à leurs superficies » [910]. Elle est un voyage au désert, comme en témoigne l'expérience que Joubert fait du langage. Il sait l'hiatus qui sépare le langage intérieur du langage social : « Il y a deux sortes de paroles : celle qui nous suffit pour manifester à nous même notre pensée, et celle qui est nécessaire pour la manifester aux autres. Elles diffèrent. Et la

première plus promptement que la deuxième. » [379]. « Le style continu (...) n'est naturel qu'à l'homme qui tient sa plume et qui écrit pour les autres. Tout est jet, tout est coupure dans l'âme. Elle ne s'entend qu'à demi-mot. » [463].

Ce langage intime à usage réservé est peut-être la meilleure métaphore de l'être : « Du style qui nous fait rentrer en nous-même » [396], note Joubert à ce titre. Si le journal intime a le plus souvent pour finalité d'organiser son être dans le langage, le Carnet n'a d'abord pour fonction que de le refléter. Il est un miroir immédiat, une accumulation de matériaux bruts, de spasmes linguistiques. Mais « ce style, pour ainsi dite étincelant, annonce un esprit ébloui » [858]. Car si cette réflexion du moi se fait sans référence à une intimité quotidienne, (rien, ou si peu, sur la mort de Pauline de Beaumont, dont on sait qu'elle a tant compté), Joubert s'attache, par des inscriptions ténues, à lier son fragment à un « petit fait vrai » qui ne parle qu'à lui, mais qui a cette capacité d'éclairer la pensée de la grâce d'un moment, de la nimber de la lumière d'un jour. La plus courte pensée renferme une durée, une portion d'existence. Si Joubert se montre réticent à l'égard d'une expression hémorragique du moi, de ces écrits et de ces hommes « chargés de l'insupportable poids de nous-mêmes » [553], c'est pour mieux s'ouvrir à la fois au monde et à ce moi en profondeur qu'il appelle l'âme. C'est dans la mesure de cette ouverture que le Carnet pourra recueillir les répercussions de ce monde sur une âme d'autant plus apte à les recevoir et à en faire vibrer les manifestations qu'elle est débarrassée des soucis que procurent le moi et sa sensibilité débordée. Une « harpe éolienne » [881], dit Joubert de lui-même. « C'est la cloche qui se meut, mais c'est toi qui sonne. C'est le soleil qui éclaire, mais c'est toi qui voit. Le suc est dans la viande, mais le goût est dans toi. Le feu donne ou procure la chaleur, mais c'est toi qui la sent. » [293]. Les carnets sont ce miroir de l'âme où le monde retentit, dans la mesure où leur espace est, comme celui d'un miroir, à la fois vierge et discret : tout y trouvera sa place, parce qu'ils n'imposent aucune règle, aucun paysage préfabriqué. Celui qui n'a de cesse de chanter la perfection de la phrase rédige des fragments où il semble ne se soucier, ni de la syntaxe, ni de la clarté. C'est que les Carnets ne sont pas en représentation.

« Et je voudrais penser sous verre » [377].

Le carnet est cet espace de *visibilité* où les imperceptibles mouvements de l'âme pourront trouver forme et figure, par ce que Joubert appelle les « merveilles de l'écriture » [197]. « Mes idées sont des visions, ou des images », écrit Joubert à Molé. Le carnet est un miroir heuristique, un de « ces espaces ouverts où l'on ne voit que la lumière » [85].

« Et peut-être on ne parle jamais si bien que lorsqu'on ne sait pas parfaitement ce qu'on va dire » [465].

« Je sais trop ce que je vais dire. Je le sais trop avant d'écrire » [476].

Joubert aimerait déléguer à ses cahiers tous les pouvoirs, et leur laisser le soin d'ouvrir le jeu. Les Carnets sont une aventure où le sujet se donne la chance de se découvrir.

Car en enregistrant le moi sous son propre regard, en le soumettant à l'éventualité d'une relecture, les Carnets imposent une véritable scission de la conscience. En contemplant ce reflet de son âme que Joubert laisse dans ses Carnets, il est intimement un autre ; un autre enfin lisible, visible, devrait-on dire ; un autre révélé. L'écriture introduit une division entre une conscience-sujet et une conscience-objet, implique l'objectivation d'un moi autre qui est encore moi, mais qui permet de devenir lecteur de soi même : « Non pas combien de temps il a vécu, mais combien de temps avec soi et en soi. En soi, c'est n'avoir de mouvements que ceux qui nous viennent de nous, ou de notre consentement. Et avec soi, c'est ne rien éprouver qui ne nous soit connu. C'est être le témoin, l'arbitre, le confident, de tout ce qu'on fait, de tout ce qu'on pense, de tout ce qu'on écrit. C'est à la fois mener et contempler sa vie. C'est vivre connu de soi même. C'est se servir de compagnon, d'ami et de régulateur. C'est veiller, c'est... » [400]

Cet autre que Joubert trouve en lui est, du fond même de la solitude, une négation ultime de la solitude. Au fond, il y a l'autre et il y a Dieu. Cet autre qui est ce moi qui se donne à lire, et qui me fait à l'image de tout lecteur virtuel ; cet autre qui est aussi une image de Dieu :

« Que notre vie est peinte dans la mémoire de Dieu, que nous nous y contemplerons.

La mémoire de Dieu, ce miroir où tout reste empreint et d'où jamais rien ne s'efface. » [206]

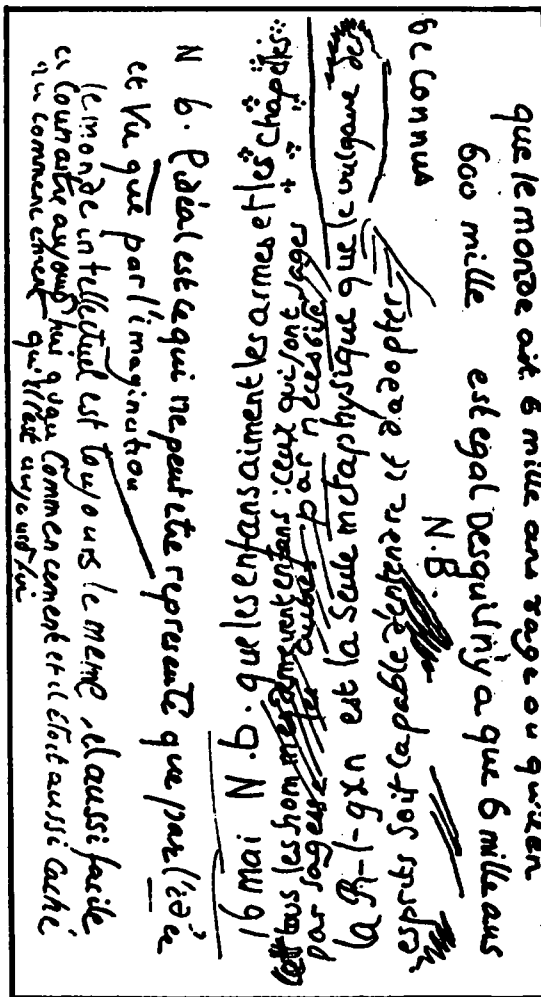
L'emploi récurrent de la métaphore du miroir se poursuit jusqu'aux dernières pages des Carnets : « Le miroir ignore l'image ; il ne peut réfléchir sur lui. L'âme peut regarder en soi. Mais ce qui est en nous est obscur et ne peut que se faire croire (...) » [904]. Le Carnet, en ce qu'il enregistre fidèlement ce qu'il y a en soi de plus inattendu, ou de plus nécessaire, et il arrive que ce soit le plus obscur, rend visible à soi ce qui en soi ne l'était pas : le moi s'y donne à voir dans son expérience la plus diverse.

Il faut à ce titre recourir aux Carnets manuscrits. Si les Carnets sont pour Joubert le lieu où il pourra se contempler pour s'approfondir encore, les volumes manuscrits, plus que toute édition, ont la faculté, tant que faire se peut, de nous faire pénétrer au cœur de cette expérience. Seul lieu d'existence et espace vital de l'écriture joubertienne, absolument intimes et strictement personnels, ils défont l'illusion qu'on peut avoir, même à lire l'édition de Beaunier, d'une œuvre close.

« 11 mai 1801. (...) Les lettres que je forme par exemple en ce moment ne sont que la trace subsistante du mouvement que s'est donné ma main et que ma plume a dessiné » [289].

Dans ces manuscrits, une écriture s'essaie à toutes ses représentations possibles ; Joubert y tente de donner une image, une forme, une effectuation à une écriture de soi ; il dramatise l'inscription même du texte, marquant par là le rapport très libre qu'il entretient avec le temps tout discontinu de l'invention.

On ne peut en effet qu'être frappé par l'aspect proprement théâtral des Carnets manuscrits. Engagés dans un sens, puis dans l'autre, rompant volontiers avec la chronologie, laissant des pages en plan, les reprenant ensuite éventuellement, — soit au hasard d'une page ouverte, soit au gré d'une relecture que Joubert fait de son propre texte —, remplis de fragments précipités où les mots manquent, de simples phrases nominales encadrées de points de suspension : les Carnets manuscrits théâtralisent la soudaineté de l'inspiration ; il y a de la convulsion dans cette écriture qui mime l'impromptu, le surgissement inopiné d'une pensée qui s'interrompt aussitôt après son inscription.



Toutefois, cette dramatisation du texte figure aussi, et dans un même mouvement, ce qui est à la fois une esthétique et une éthique de

la pensée pour Joubert : la suspension interdit raisonnements et digressions, mais dessine l'espace où la pensée, belle, c'est-à-dire suffisante et comme repliée sur elle-même, pourra trouver cet écho, ce prolongement spontané qui sont consubstantiels à sa « poésie » (« Le sens y retentit, il laisse toujours après lui un grand nombre d'ondulations (...). » [558]).

Il en va de même de ces fragments qui se déroulent verticalement, mot après mot, sur le papier, et qui évoquent peut-être cet idéal joubertien de la phrase où les mots, beaux en eux-mêmes, subsistent de leur propre poids, tout en s'inscrivant dans une continuité logique.

La geste manuscrite de Joubert force ainsi la singularité, accroche l'œil et dispose un espace à regarder. Ici, chaque fragment s'inscrit sur la page selon une inclinaison particulière du Carnet. Là, un calligramme s'essaie à une représentation graphique de la pensée.

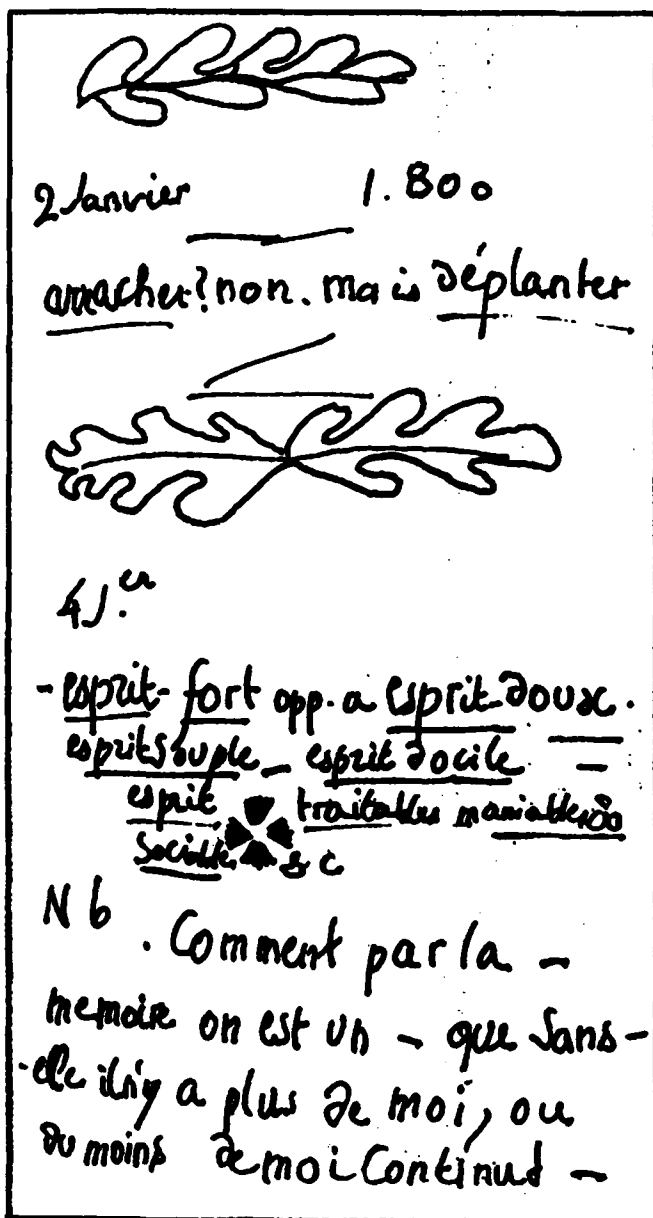
Pourtant, au bout de la singularité de cette écriture absolument privée se découvre encore une fois le regard possible d'un lecteur virtuel. Pour ne prendre qu'un exemple, il n'est que de s'interroger sur l'usage constant que fait Joubert des cryptogrammes : moins passionnants par ce qu'ils cachent (« la R-I-gxn »[146] ; le « Fr-tt-m-nt [abominable] de deux inst-st-ns »[676]) que par ce qu'ils révèlent, ils consacrent l'intimité d'une écriture, en même temps qu'ils inventent, au sein de cette intimité et par le secret qu'ils simulent, une altérité qui procède d'un dédoublement du Joubert écrivain d'avec le Joubert lecteur de lui-même.

Parfois au contraire, mais le résultat est le même, l'écrivain joue à se faire « auteur » pour être de lui meilleur lecteur. Les pensées sont alors rangées, classées, encadrées d'astérisques. Car Joubert reprend inlassablement ses pensées, les recopie, les réécrit, obéissant en cela à deux des destinations des Carnets : espace d'appropriation et d'installation de la pensée. Celle-ci s'y perfectionne et s'y parachève. De page en page, Joubert reprend tel fragment pour le faire accéder à la lumière d'une évidence qui ne sera plus seulement pour lui, mais en elle-même. Parfois, il ne change rien, mais se contente d'ajouter un addendum : le 18 septembre 1803, il rédige un fragment ; on peut lire à la date du 19 : « Ajoutez à l'article (...) plus haut : je conçois (...) » [403]. L'impératif est d'autant plus troublant qu'il semble s'adresser à un éditeur virtuel : nouvel exemple de dédoublement critique de l'écrivain.

Parfois encore, le Carnet devient le lieu où consigner ses pensées les plus définitives, les plus précieuses, les plus achevées : l'espace où n'inscrire que l'état final de ses réflexions. Joubert recopie ainsi les Carnets des mois de juin à octobre 1818, modifiant la syntaxe d'à peu près chaque pensée, ajoutant quelques mots, en supprimant d'autres, comme si, pour une fois, l'espace des Carnets, même manuscrit, ne pouvait tolérer la moindre hésitation. Le carnet se projette alors dans une virtualité de livre. Il en imite à ce titre la typographie.

« La mémoire et le rythme » [428], « Le mouvement et la lumière » [473] ; les deux formules rendent bien compte de l'économie générale du Carnet manuscrit, qui s'organise en plusieurs niveaux d'écriture, et nous invite de fait à réinventer à chaque moment notre position de lecture. Ici, il laisse son texte dans une calligraphie singulière, et, semble-t-il, volontairement imprésentable (il y a sans doute chez Joubert un plaisir de l'illisible, ou du moins de ce qui n'est lisible que par lui) ; là, il fait accéder son fragment au panthéon de pensées qui ont presque des allures de « bons-à-tirer ».

De fait, ces carnets pourtant privés, réservés, se rêvent de prime abord comme livre ; ils en adoptent l'apparence ; ils sont reliés avant même que Joubert ne les entreprennent, et s'imposent matériellement à leur auteur comme un livre virtuel. Un livre à lire autant qu'à écrire, dont l'auteur peut devenir lecteur, et se retrouver, se surprendre, se reprendre en se parcourant. Un livre fragile, cependant : à partir du



moment où ils prennent réellement de l'importance, les Carnets sont rédigés au crayon. Pour des raisons pratiques, sans doute : Joubert écrivait partout, « assis sur des fagots » [205], « dans le coche » [286], « dans la cabane » [423], « au bain » [433]. Mais il est assez significatif qu'au moment où Joubert abandonne la carrière d'écrivain qu'il avait préalablement embrassée, au terme de ce que Charles du Bos appela sa « révolution intime », il abandonne la plume pour la mine. Or le texte au crayon est éminemment plus aléatoire, condamné à un devenir plus incertain.

Les Carnets manuscrits forment un espace littéraire en équilibre instable, oscillant sans cesse entre l'esquisse et la décision, le provisoire et le définitif, l'intime et le public. Ils sont travaillés par l'opposition de deux principes : le premier, qui tend à l'accomplissement d'une forme ; le second, qui l'incline vers l'infinie répétition de l'écriture. Ici, le manuscrit joue le livre, là, sa préparation, là, sa contradiction, en un flottement jamais affermi entre l'œuvre, la virtualité d'œuvre et le désœuvrement.

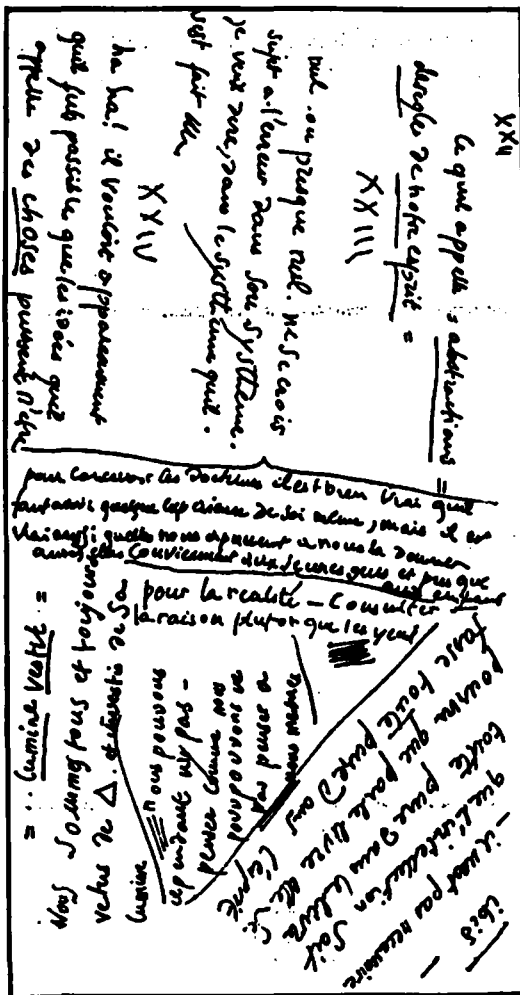
C'est ce mouvement et cette lumière qu'ont systématiquement durcis les éditeurs de Joubert. Il faut dire que le texte semblait parfois les y autoriser : « Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder » [308]. « Tous ces genres où l'on est réduit à être, non seulement le peintre, mais encore le menuisier de son tableau (...) » [179]. « Triptolème, quand il donna le blé aux hommes, se contenta de le semer. Il laissa à d'autres le soin de le moudre, de le bluter, de le païtrir, d'en faire des pains et des gâteaux » [183]. Les Carnets sont comme un signe vers l'avenir, une main tendue à l'encontre d'éditeurs virtuels. Ils tiennent à la fois du testament et de l'héritage.

On peut pourtant tenter de montrer comment les Carnets, engagés d'abord dans la recherche de la perfection pour un livre idéal, s'imposent en fait comme le seul livre conforme, non seulement à l'expérience de Joubert, mais à sa poétique. Livre cependant alors impubliable, et qui ne peut épouser que la forme manuscrite.

On sait que l'idéal joubertien serait de pouvoir ne consacrer à chaque idée qu'une pensée et une seule, sa quête, de lui trouver sa meilleure forme sensible. En résulterait un livre du monde infiniment fragmenté en « gouttes de lumière », en ces « lentille[s] optique[s] » [558] que sont les belles pensées, chacune « ramenée à elle même » [818] dans « sa rondeur, sa propre sphère, ses limites, sa totalité absolue, sa plénitude » [824]. Mais le fragment est, outre sa perfection, projection, « scintillation, (c.a.d.) lumière par élan » [111]. La pensée creuse un espace pour produire un « écho qui tressaille de ce qu'il entend ou de ce qu'il répète » [662]. C'est pourquoi il faut que dans un livre, tous les fragments réunis obéissent à la fois aux « beautés de la transition » et à celles de « l'isolement » [114].

« Je voudrais que les pensées se succédassent dans un livre comme

les astres dans le ciel, avec ordre, avec harmonie, mais à l'aise et à intervalles, sans se toucher, sans se confondre, et non pas pourtant sans se suivre, sans s'accorder, sans s'assortir. Oui, je voudrais qu'elles roulissent sans s'accrocher et se tenir, en sorte que chacune d'elles pût subsister indépendante » [263]. Le livre comme la voûte céleste par une belle nuit d'été.



Une utopie de livre ? peut-être, mais qui s'essaie tout de même dans les manuscrits : il n'est que de contempler ces pages où les pensées se donnent, sans confusion, mais toutes ensemble. Il y a là sans doute une tentative de réalisation de la métaphore cosmique de ce livre idéal auquel rêvait Joubert. Preuve encore, s'il en était besoin, que la seule réalité du Carnet est le manuscrit. A ce point qu'il est loisible de se demander s'il ne se joue pas dans les Carnets la possibilité d'un « livre-manuscrit ».

Pourtant, Joubert semble répéter cette représentation idéale du livre chez les écrivains qui ont sa prédilection : Parce que « leur langage est souverainement ami de la mémoire », « Leurs idées ne s'enchaînent pas. Elles se mettent en rapport comme les astres dans le ciel » [480].

C'est que « toute harmonie est dans la mémoire, où résulte de l'union ou désunion qui s'établit entre les sens par les souvenirs. Par eux-mêmes, ils se succèdent, mais ne se tiennent point entre eux. C'est la mémoire qui les lie. Notre oreille en fait les accords ». [315]. « A qui parles-tu ? », se demandait l'écrivain, sans jamais pouvoir vraiment formuler une réponse. Rien d'étonnant à ce que la clé, le dernier mot de la poétique de Joubert, qui émaille ses Carnets de notes sur les livres qu'il aime et sur ceux qu'il n'aime pas, soit dans la lecture. Joubert ne s'adresse sans doute à aucun de ces lecteurs qu'il pourrait d'emblée circonscrire et identifier ; plutôt à un destinataire abstrait qui serait une image de lui-même, de ce Joubert lisant et écrivant dont la figure se dessine dans ses Carnets manuscrits.

« Disponible. Une pensée n'est parfaite que lorsqu'elle est parfaitement disponible, c'est-à-dire lorsqu'on peut la détacher à volonté » [548]. Joubert préconise un rapport essentiellement rêveur et créateur au livre, et par voie de conséquence à son livre. S'en tenant à ses manuscrits sans jamais rien publier, il donne à ses fragments, à ces « points d'orgue qu'il faut (...) laisser au lecteur » (251), la chance d'un avenir littéraire, au gré de leurs rencontres avec tel ou tel lecteur, possible, rêvé, éventuel. Les Carnets rassemblent les virtualités du livre idéal qu'en fera chaque nouvelle lecture. Leur seule continuité est le temps de la mémoire des lecteurs à venir.

C'est en maintenant ses Carnets dans la survie incertaine des volumes manuscrits que Joubert trouve la possibilité de son écriture. Il s'agit moins pour lui de donner forme à l'informe, que de donner l'occasion, dans le legs de l'encore informe, à la postérité de vous accomplir. Main tendue vers une immortalité qui va devenir le mode de gestion de la littérature romantique. Ne donnons pour exemple que celui de Stendhal, dont les manuscrits inachevés semblent déléguer tous les pouvoirs créateurs aux « happy few » qui pourront, par-delà la situation de communication particulière à ce début du dix-neuvième siècle, accomplir indéfiniment les virtualités de l'individu Stendhal. Ou encore celui de Coleridge, dont Wordsworth regrettait que tous ses « pouvoirs mortels » fussent restés « frozen at its marvellous source », mais qui, plutôt que de rester figé en une icône, aspirait à créer « a form that all informs against itself », quitte à inachever une grande partie de ses écrits, et à léguer à la postérité des Carnets qui sont comme la promesse ou le miroitement d'une œuvre fluide et toujours à venir. Le livre se défait pour rendre son auteur à toutes ses possibilités, par-delà les limitations temporelles. « Quelle glu attache à la terre » [171], regrettait Joubert, qui aspirait au contraire à « se jouer dans des flots de lumière » [141].

Il y a sans doute, dès la fin du dix-huitième siècle, où Joubert inaugure ses Carnets, un souci général de briser les cadres traditionnels de la littérature, d'écrire enfin pour tous, un « tous » qui transcenderait

les limites de l'époque et de la société. Un « tous » composé de lecteurs abstraits, et qui rend peut-être possible de s'écrire dans la solitude. Il y a aussi chez Joubert l'intuition toute moderne que la littérature est moins une collection de belles lettres qu'une œuvre qui porte en elle l'individu qui la légitime comme exercice individuel et singulier de l'écriture et de ses formes, et qui, par elle, *se* donne à lire ; y compris dans l'écriture au crayon d'un carnet manuscrit.

BIBLIOGRAPHIE

BLANCHOT Maurice, « Joubert et l'espace », in *Le Livre à Venir* (pp. 70-91), Folio Essais, 1986.

GARCIN Philippe, « Joubert et la rhétorique efficace », in *Critique*, 10, juillet-août 1954 (pp. 592-608).

GIRARD Alain, « Joubert », in *Le Journal Intime et la Notion de Personne* (pp. 215-239), Firmin Didot, 1963.

MARCEL Gabriel, « Les Carnets de Joubert », in *N.R.F.* LI, juillet-décembre 1938 (pp. 147-151).

PERROS Georges, « Joubert », in *Cahiers du Chemin* 13, octobre 1971 (pp. 130-134).

POULET Georges, *Études sur le Temps Humain*. Tome 2 : « La Distance Intérieure » (pp. 81-121), Plon, 1952. Tome 4 : « Mesure de l'Instant » (pp. 141-157), Plon, 1958.

TESSONNEAU Rémi, *Joseph Joubert Educateur 1754-1824*, Plon, 1944.